

# Wild spaces for the soul

EN A visual artist who is fascinated by the world of plants, Lise Duclaux features in two upcoming Brussels events: a group exhibition at Iselp and a solo show at LMNO. — MICHEL VERLINDEN • PHOTOS: IVAN PUT

"It's bursting at the seams!" admits Lise Duclaux (aged 48) about her enormous space, in which life and artistic practice appear to be one and the same. It's true, with the pots of plants that have taken over the window sills, coloured papers scattered on the floor, recent copies of the newspaper *Le Monde*, books piled up like the tower of Pisa, and washing hanging from the ceiling, visitors have to be careful where they



put their feet. Located in a former mattress factory, the decor in the artist's workspace matches the exuberance of her conversation. Against the wall, there's a carefully framed poster advising: "a snail has no sense of moving slowly". That disclaimer is characteristic of the approach of this French artist who has lived in Brussels for more than 25 years: she is all about offering different ways of looking at the world. Lise Duclaux embraces different rhythms and perspectives.

## 40,000 SEEDS

The thread that runs through Duclaux's work is her fascination with plants, which she continually draws, photographs, and even performs. Take a project like "Plantes de Bruxelles" (2003) in which participants took fragments of plants from all over the capital and then handed out the cuttings they had taken to new owners during performances/happenings. She doesn't conceal her astonishment at the range of possibilities in the plant world, which has no equivalent in humans: "We place ourselves at the pinnacle of evolution, but what about the miracle of cuttings? It's as if you removed someone's arm and a new individual sprang from that limb. Plants and trees are superior life forms. A simple thistle alone produces 5,000 to 40,000 seeds. Some can enter a dormant state and start growing twenty years later. With other varieties, it's 100 years. There are even seeds that can float across vast expanses of water to plant themselves on another continent."

This love of plants came about in a very simple way. "When I was studying at the ERG, I lived in an apartment with a terrace," she recalls. "People would often give me plants... that's how I became interested in them. Watching them grow and unfold over a long time, I realised what an incredible variety of forms they take; it seemed that they came in every conceivable form, and I became aware of their total otherness." Duclaux would use this green treasure as a medium for talking about life. To do so, the artist attended lots of scientific lectures and went for walks in the city, her eyes peeled for the smallest shoot in the smallest crack in the concrete. "I pay a lot of attention to the science, but what I'm interested in is expressing the poetry of it; I view plants through the amazed eyes of a child," she says.

## UNDERGROUND

Just back from a residency in Brooklyn, this artist from the Lyons region stresses the strong links between human history and the histories of plants. She gives the example of the greater plantain, whose scientific name is "Plantago major". "You can still find it today on the streets of New York. It's a plant that was introduced by the colonists in the seventeenth century. The native Americans, who were foragers and thus had a great awareness of plants, associated the plantain with the white man. A trace of this remains in the English language, in which it is known as 'white man's foot'. That anecdote says a lot about the fact that





Lise Duclaux:  
green treasures  
as a medium for  
talking about life

plants are tied to our deeds and actions; they are what we are, they are a metaphor for ourselves.”

With its reputation as a “green city”, we imagine Brussels must be a paradise for Lise Duclaux. The response she gives is not simple: “Certainly, if you compare it to New York, we are incredibly lucky. But everything isn’t as perfect as all that.” Having lived here for 27 years, the artist has seen the devastating effects of increasing pressure from property developers. “There are no more vacant sites,” she observes glumly. “It’s very sad that those kinds of wild spaces don’t exist any more. They were like a breath of fresh air in the middle of the city. These days, the political priorities are safety and cleanliness, which infuriates me. It’s a way of suppressing all life. A clean city is a dead city.”

Fortunately, backing onto her studio in Laeken, a 1,350-square-metre shared garden, featuring an impressive persimmon tree, enables her to reconnect with life by working the soil with her hands. “It was thanks to this plot, which we leave relatively wild, that I became aware of the ‘underground’, the part of the plant that is hidden from sight,” reveals Lise Duclaux. “The network of roots, which is often more important than the visible part, is an inexhaustible source of inspiration. Drawing roots opens up a whole imaginary world.” **B**



**NL** De Brusselse kunstenaar Lise Duclaux is gefascineerd door alles wat groeit en bloeit. Haar weelderige werk is binnenkort te zien in een groepstentoonstelling bij Iselp en solo bij LMNO.

**FR** Plasticienne fascinée par le monde végétal, la Bruxelloise Lise Duclaux a les honneurs d’une double actualité bruxelloise: une exposition de groupe à l’Iselp et un solo show à la galerie LMNO.

## Terrains vagues à l'âme

Plasticienne fascinée par le monde végétal, Lise Duclaux a les honneurs d'une double actualité bruxelloise : exposition de groupe à l'Iselp et solo show à la galerie LMNO.

Par Michel Verlinden

« C'est bourré ! » concède Lise Duclaux (48 ans) à propos du vaste espace qui est le sien, dans lequel vie et pratique artistique semblent ne faire qu'un. Il est vrai qu'entre les pots de plantes qui colonisent le rebord des fenêtres, les papiers de couleurs jonchant le sol, les éditions récentes du journal Le Monde, les livres empilés façon tour de Pise et le linge suspendu au plafond, le visiteur doit prendre garde où il met les pieds. Installée dans une ancienne fabrique de matelas, la plasticienne évolue dans un décor foisonnant en phase avec son verbe abondant. Posé contre le mur, une affiche soigneusement encadrée met en garde : « L'escargot n'a pas le sentiment d'avancer lentement ». L'avertissement est emblématique de l'approche de cette artiste française installée à Bruxelles depuis plus de 25 ans : chez elle, il est toujours question de porter un regard différent sur le monde. Lise Duclaux épouse d'autres rythmes et d'autres perspectives. L'axe fort qui traverse son travail est sa fascination pour le végétal qu'elle n'a de cesse de dessiner, photographier ou même de performer. On pense à un projet comme « Les Plantes de Bruxelles » (2003) consistant pour l'intéressé à prélever des fragments de plante aux quatre coins de la capitale afin de les bouturer et ensuite de les disséminer auprès de nouveaux propriétaires lors de performances-rencontres. Elle ne cache pas sa stupéfaction devant le champ végétal des possibles qui n'a aucun équivalent chez l'homme : « Nous nous sommes mis au sommet de l'évolution mais a-t-on déjà pensé au miracle de la bouture ? C'est comme si l'on prélevait le bras de quelqu'un et qu'à partir de ce membre surgissait un nouvel individu. Plantes et arbres sont une forme supérieure de la vie. Un simple chardon produit de 5000 à 40 000 graines à lui seul, certaines de celles-ci peuvent entrer en latence et vivre jusqu'à 20 ans. Sans parler des grains qui peuvent flotter et traverser de vaste étendue d'eau pour s'implanter sur un autre continent. » Ce goût pour les végétaux s'est noué de manière on ne peut plus simple. « Lorsque j'étudiais à l'ERG, j'habitais dans un appartement avec terrasse. Les gens m'offraient souvent des plantes... c'est de cette façon que j'ai commencé à m'y intéresser. En les regardant longuement croître et se déployer, j'ai mesuré l'incroyable réservoir de formes dont il s'agissait, j'ai l'impression que toutes les formes du monde sont en elles, tout autant que l'altérité absolue qu'elles représentent. », explique-t-elle. Cet or vert Lise Duclaux va s'en servir comme d'un support, un médium pour parler de la vie. Pour ce faire, l'artiste va multiplier les lectures scientifiques et les promenades dans la ville les yeux traquant la moindre tige dans le plus petit interstice fissurant le béton. « Je suis très attentive au discours scientifique mais ce qui m'intéresse c'est d'en exprimer la poésie. Je regarde les plantes avec les yeux émerveillés d'un enfant », précise-t-elle. De retour d'une résidence à Brooklyn, celle qui est originaire de la région lyonnaise insiste sur le lien fort entre l'histoire des hommes et celles des plantes. Elle évoque le cas du Grand plantain, dont le nom scientifique est « *Plantago major* ». « On en trouve encore aujourd'hui dans les rues de New-York. C'est une plante qui a été apportée par les colons au 17<sup>ème</sup> siècle. Les Indiens, qui étaient des glaneurs et de ce fait étaient extrêmement attentifs aux plantes, ont lié le plantain à l'homme blanc. La langue anglaise a gardé la trace de cela car elle porte le nom de « white man's foot », le « pas de l'homme blanc ». Cette anecdote en dit long sur le fait que les plantes collent à nos faits et gestes, elles sont ce que nous sommes, c'est une métaphore de nous-mêmes. » Avec sa réputation de « Ville verte », on suppose que Bruxelles est un paradis pour Lise Duclaux. La réponse qu'elle fait est nuancée : « C'est sûr que si l'on compare à New-York, nous avons une chance incroyable. Il reste que tout n'est pas idéal pour autant. En 27 ans de présence, la plasticienne a constaté les ravages d'une pression immobilière est de plus en plus importante. « Il n'y a plus de terrains vagues, c'est

très triste que ce type de friche n'existe plus, c'était comme une respiration au cœur du tissu urbain. Aujourd'hui, les mots d'ordre du politique sont la sécurité et la propreté, j'enrage d'entendre cela, c'est une manière de figer le vivant, une ville propre c'est ville morte », regrette-t-elle.

Heureusement, adossé à son atelier de Laeken, un jardin collectif de 1350 mètres carrés orné d'un imposant arbre à kaki lui permet de renouer avec la vie en mettant la main à la terre. « C'est grâce à cette parcelle, que nous laissons relativement sauvage, que j'ai pris conscience du « souterrain », ce pan du végétal qui est dérobé à l'œil. Le réseaux des racines, qui est souvent plus important que la partie visible, constitue une source inépuisable d'inspiration. Dessiner des racines c'est s'ouvrir un espace imaginaire », conclut Lise Duclaux.

A Forest, exposition collection, Iselp, [www.iselp.be](http://www.iselp.be) Jusqu'au 15/12.

Little plants in the crannied sidewalk, Lise Duclaux, galerie LMNO, [www.lmno.be](http://www.lmno.be) Du 12/11 au 22/12.